

On joue au Covid ? Incertitudes et créativité dans l'espace thérapeutique

Nina Cappelle, Luca Quagelli, France

Léo, un jeune garçon de 10 ans, rentre dans mon cabinet et s'exclame, d'un air enjoué, "Tu sais, j'ai le covid".

Surpris, je [Luca Quagelli] m'installe dans mon fauteuil et je lui demande, de façon presque automatique, ce que ça lui fait ressentir, d'avoir le covid.

"Je m'en fous", me répond-t-il immédiatement. Puis, il commence à jouer avec son masque. Il découvre son nez, sa bouche, il le remet correctement, puis il l'enlève de nouveau.

Dans le même temps, il s'approche de moi, puis il s'éloigne, puis il s'approche de nouveau, un peu plus, jusqu'au moment où il vient carrément se coller à moi, le masque dans ses mains, en faisant mine de vouloir éternuer sur moi (ce qu'il ne fait pas pour autant).

Pendant tout ce temps, je reste figé dans mon fauteuil et je le regarde, impuissant. Lorsqu'il s'approche "trop" de moi, cela m'est insupportable et je m'entends lui dire, de façon très ferme, qu'il faut qu'il remette son masque correctement.

Depuis la fin du confinement généralisé¹, lorsque j'ai pu recommencer à recevoir mes patients en présentiel, je porte un masque pendant les séances et je leur demande d'en faire de même. Cela témoigne à la fois de ma prise en compte de la réalité extérieure (la pandémie), du fait que nous sommes tous, les patients et moi-même, soumis à la loi (qui prescrit le port du masque pendant les consultations), ainsi que du fait que, n'étant pas tout-puissant, je ne peux pas être sûr de ne pas être porteur de la maladie, puisque, comme nous l'avons tous appris, il est possible d'être contagieux, sans pour autant présenter de symptômes, ne serait-ce que légers.

Cela dit, et dans le même temps, en tant qu'élément du cadre, le masque peut également devenir l'objet de questionnements de séance. Par exemple, certains patients peuvent utiliser le masque pour se cacher, d'autres peuvent exprimer leur agressivité inconsciente en l'oubliant, en l'enlevant, en le cassant pendant la séance.... D'habitude, cela donne lieu à des interrogations partagées, afin de verbaliser les sentiments qui se rattachent aux différents moments de la cure où ces situations se présentent.

Avec Léo, toutefois, je me suis retrouvé, pendant un temps, dans l'incapacité d'interroger le sens de ses gestes. Accablé par une crainte avec laquelle j'étais, moi-même, incapable de rentrer en contact, j'ai répondu par un acte (de parole), en lui intimant de "respecter la règle".

Suite à mon injonction, le patient s'éloigne de moi et reste, pendant un long moment, seul, au milieu de la salle, en tapant dans un ballon. Sans trop de conviction, je verbalise le fait que "les règles, ça peut mettre en colère".

Indifférent, le garçon continue dans ses gestes, en frappant de plus en plus fort.

Quant à moi, je demeure assis, immobile, dans mon fauteuil, incapable de penser.

La séance s'écoule ainsi, péniblement, sans que Léo et moi ne trouvions moyen de nous rencontrer vraiment.

Au moment-même, dans la pièce d'à côté, Anne-Marie, une petite fille de 4 ans et demi, est malade. Elle éternue et me regarde ensuite l'air effaré, elle est toute blanche de peur :

« Attention coronavirus ! »

Je [Nina Cappelle] la rassure presque automatiquement, puis me rend compte que sa phrase m'a d'abord fait l'effet d'une annonce stérile, habituelle. Je m'entends écouter les informations, lire des articles, tenter de comprendre la peur pour m'en éloigner ou bien la mettre à distance avant même de l'avoir retenue. Alors même que, pour cette petite fille, le virus venait

¹ Confinement généralisé qui a eu lieu, en France, du 17 mars au 11 mai 2020.

remettre en question le fragile équilibre de son état psycho-corporel et plus largement, de son existence.

La pandémie est venue interroger avec une certaine violence nos distances sociales, nos sphères plus intimes, pudiques, les rapprochés et les éloignements, tous ces rythmes corporels qui ne sont plus tout à fait dictés par nous-même et notre inconscient, du moins pas entièrement. Une sorte de barrière externe, dure et froide, s'érige entre les individus, impose de nouvelles normes, de nouvelles manières d'être-au-monde qui sont souvent remarquablement exprimées par nos jeunes patients, à travers le jeu, dans le corps et le langage.

Porter ou ne pas porter, le virus, c'est tout de suite, en ces temps de panique généralisée, risquer de compromettre la santé de l'autre en plus de la sienne. Le corps de l'autre peut devenir alors une sorte d'extension de nous-même. Les limites deviennent plus poreuses. Nous ne pouvons en effet être sûrs de rien, ce qui nous met, face à nos patients, dans une situation parfois délicate. Ces enfants et ces adolescents, dans leur vie quotidienne comme dans l'espace thérapeutique, témoignent de leur réaction à cette fragilisation des limites. Qu'est-ce-qui, dans ce contexte de pandémie, vient leur dire ce qui est d'eux et ce qui est de l'autre ? Ce qui est contrôlable et ce qui ne l'est pas ou plus ? Ce qui est du jeu et ce qui est du réel ?

Plus tard durant la séance, Anne-Marie, comme elle le fait parfois, se fige dans un mouvement d'angoisse apparemment incompréhensible. Tout son corps se tend et elle ouvre de grands yeux ronds. En essayant de la contenir comme je le peux, je lui dis : « Tu es en sécurité ». Elle sort alors brusquement de sa carapace tonique et se tourne vers moi en me regardant droit dans les yeux. Elle me répond tout naturellement : « c'est où la sécurité ? »

Je réalise tout d'un coup le poids que peut représenter la pandémie pour une enfant comme Anne-Marie, qui cherche, à l'intérieur d'elle, un endroit rassurant. Un endroit qui l'aide à différencier le dedans du dehors, le fantasme de la réalité. J'entrevois chaque moment où la peur l'entrave, où la peur la fige. Quand est-ce qu'elle joue vraiment ? Est-ce que ce méchant « coronavirus » pourrait devenir tout d'un coup réel ?

Comme dans mon échange avec Anne-Marie, j'ai réagi dans une sorte de normalisation de la chose, en éloignant l'angoisse qui, pour elle, était bien légitime. Même si elle fut exprimée à la manière d'une formule magique, d'une alerte.

Je repense moi-même à chaque moment où je mets mon masque, où je cherche péniblement ma bouteille de gel hydroalcoolique dans mon sac, où j'entends ici et là le nombre de cas, les personnes touchées, de près ou du loin, la pénurie dans les hôpitaux... Je remarque alors que pour moi aussi, le « méchant coronavirus » vient parfois se heurter à mes tentatives créatrices, à mon jeu personnel. Il est cette chose qui devient malgré nous réelle et qui peut, si l'on s'écoute, se jouer parfois autrement.

Revenons à Léo, dans la pièce d'à côté, pour en avoir une illustration.

Petit à petit, je [L.Q] recommence à pouvoir m'écouter. Dans un premier temps, je ressens de la peur : pourrais-je être contaminé par mon patient ? Le masque que je porte est-il suffisant pour me protéger ?

Puis, c'est la colère qui s'impose en moi : comment se fait-il qu'il est venu à sa séance, alors qu'il est malade ? Pourquoi ses parents ne l'ont pas gardé à la maison ?

Tout cela, jusqu'au moment où je vois mon patient se diriger vers sa pochette et ressortir les quelques dessins de nourriture (biberons, pizzas, hot dogs...) que nous avons fait au fil de notre travail ensemble.

“J'ai faim”, s'exclame-t-il alors et, à mon grand étonnement, il commence à manger le papier.

C'est grâce à ce geste surprenant que j'arrive enfin à me ressaisir.

Je lui dis alors : "Lorsque tu es rentré dans la salle, tu avais une idée de jeu. Tu voulais qu'on joue au Covid. Mais moi, je n'ai pas compris et maintenant, tu as tellement attendu d'être nourri par moi, que tu n'en peux plus. En restant figé dans mon fauteuil, je n'ai pas pu te donner les bonnes choses dont tu avais besoin pendant la séance".

P: "Alors, tu viens maintenant?"

A: "Qu'est-ce qu'on pourrait imaginer comme jeu?"

P: "On va dire que moi j'étais le méchant Covid et que toi, tu vas te battre contre moi".

Léo n'avait pas le covid pour de vrai. Il voulait simplement "jouer au covid".

En faisant le choix de présenter ces deux courtes vignettes cliniques, nous voulions souligner que, s'il y a une spécificité quelconque dans la manière dont une pratique inspirée par la psychanalyse peut mettre au travail, dans l'espace des séances, les vécus qui se rattachent à la pandémie, celle-ci est alors constituée par les chemins qu'elle propose d'emprunter : chemins du jeu, chemins du rêve ; pour élaborer l'expérience émotionnelle en cours et dégager ainsi le sujet d'un trop-plein d'angoisse qui risquerait de l'accabler.

Ces jeux, ces rêves sont le fruit d'un travail de co-création du thérapeute et du patient, dans l'espace intermédiaire (Winnicott) délimité et protégé par le cadre analytique.

Bien entendu, ce chemin n'est pas sans obstacles. Parfois, c'est le patient qui se fige et perd, temporairement, la capacité de jouer avec ses idées et ses sentiments. A d'autres moments, cela peut arriver, également, à nous, thérapeutes.

Ce danger même est particulièrement intense lors de situations comme celle sollicitée par la pandémie, où nous sommes immergés, au même titre que nos patients, dans une réalité extérieure effrayante et impossible à contrôler. Celle-ci, potentiellement traumatique, peut infiltrer notre écoute, faire effraction, ou écran, entre nous et le patient : qui la thérapeute était-elle en train de rassurer lorsqu'elle s'adressait à Anne-Marie ? La patiente ou elle-même ? De quelle angoisse était-il question ? A qui appartenait-elle ?

Lorsque Léo arrive à sa séance et dit "j'ai le covid", c'est son analyste qui entend son affirmation "comme une chose", au pied de la lettre. Son écoute était entravée par la peur, l'angoisse d'être contaminé. Probablement, à d'autres niveaux, le patient lui faisait également vivre sa crainte d'être mauvais pour l'autre. Comme s'il avait voulu tester la capacité de son analyste à supporter le mauvais qu'il sentait exister en lui (sa haine, son envie de l'attaquer).

Toutefois, ce qui compte ici, n'est pas tant le fait que l'analyste comprenne, ou ne comprenne pas tout de suite le sens du matériel que le patient lui adresse. Ce qui nous semble important, c'est précisément le processus qui amène, au cours de la séance (parfois, de plusieurs séances), à retrouver le fil d'un dialogue avec soi-même temporairement interrompu.

En reprenant contact avec des affects qu'il avait tenu à distance, en leur faisant une place dans son corps, l'analyste permet au patient de faire l'expérience du fait que, même face aux situations les plus effrayantes, les forces créatives qui nous animent peuvent trouver, dans les relations à d'autres êtres humains, des chemins pour que l'angoisse s'apaise et se transforme.

Certes, cela n'empêche pas la réalité extérieure d'exister : la psychanalyse ne peut pas soigner le covid, ou protéger le patient du risque de tomber malade.

Toutefois, à travers cette autre porte d'entrée (le jeu, l'imaginaire, le rêve...) que l'espace de la cure propose, elle peut avoir un impact important sur la manière dont chaque individu vit l'expérience

troublante de la pandémie. Le fait de pouvoir jouer avec nos patients crée un filet de protection qui permet au sujet de ne pas être accablé par l'angoisse et qui (dans le meilleur des cas), constitue un soutien précieux pour supporter l'incertitude croissante du monde qui nous entoure.

